

petit fabliau suivant, qui date de loin, de plusieurs siècles :

DE LA VIEILLE QUI GRAISSE LA MAIN DU CHEVALIER

« Une vieille avait deux vaches qui la faisaient subsister. Elles entrèrent un jour dans les pâturages du seigneur et y furent saisies par son prévôt. La bonne femme, à l'instant, courut au château supplier cet officier de les lui rendre. Il fit entendre qu'il lui fallait de l'argent ; et celle-ci, qui n'avait rien à donner, s'en revint bien désolée. En chemin, elle rencontra une de ses voisines, qu'elle consulta sur son malheur.

« — Il faut en passer par ce qu'il demande, lui dit l'autre, et vous résoudre à lui graisser la patte.

« La vieille, qui était fort simple, n'y entendit pas finesse, et, prenant le conseil à la lettre, elle mit dans sa poche un vieux morceau de lard et retourna au château. Le seigneur se promenait devant sa porte, les mains derrière le dos. Elle s'avance doucement sur la pointe du pied et lui frotte les mains avec son lard. Il se retourne pour lui demander ce qu'elle fait.

« — Ah ! monseigneur, s'écrie-t-elle, le prévôt a saisi mes deux vaches dans votre pré, et l'on m'a dit que, si je voulais les ravoir, il fallait lui graisser la patte. Je venais pour cela ; mais comme je vous ai vu à la porte, et que vous êtes son maître, j'ai imaginé que vous méritiez bien mieux qu'on graissât la vôtre.

« Le seigneur rit beaucoup de la naïveté de la vieille et lui fit rendre ses vaches.

« Chacun à prendre s'abandonne ;
« Pauvre n'a droit s'il ne donne. »

Ce joli fabliau nous prouve que rien n'est nouveau sous le soleil et que toujours on a graissé la patte du prévôt.

* * Une trombe désastreuse vient de passer sur une partie de notre province et a laissé derrière elle des morts, des blessés, des ruines, des champs dévastés et bien des larmes.

La charmante paroisse de Sainte-Rose, un des plus délicieux coins de la terre canadienne, a surtout été éprouvée et ce n'est pas sans un profond serrement de cœur, que j'ai appris cette triste nouvelle, car c'est là que j'ai passé quelques mois heureux et tranquilles, pendant un été parfumé de gaieté et de bonheur.

J'aime Sainte-Rose, et, si je le pouvais, c'est sans doute là que j'irais planter ma tente pour y vivre mes derniers jours.

Mais, à quoi servent les rêves d'avenir que les orages de la vie peuvent dissiper tout à coup, comme l'ouragan qui vient de s'abattre sur cette paroisse aimée vient de détruire les espérances de tant de braves gens, heureux hier, en pleurs aujourd'hui !

* * C'est la paroisse natale de ce brave curé que j'aimais tant, du curé Labelle dont le souvenir est déjà loin de bien des mémoires, hélas ! et je ne sais si c'est pour cela que je me suis attaché au lieu du berceau de cet excellent homme, à l'endroit où il a fait entendre ses premiers vagissements qui devaient plus tard se transformer en mots ardents qui ont ému tout le monde français ; est-ce cela ? je l'ignore, mais le chemin de la gare, dans le bois, la grande rue, le pont de bois, la rivière, l'église, les îles me semblent avoir un cachet tout particulier.

Il y a là bien des infortunes à soulager ; y pensera-t-on ? et les nombreux montréalais qui vont chercher sous ses frondaisons la fraîcheur et le calme viendront-ils au secours des pauvres qui souffrent ?

* * Vous voyez ce que nous sommes, mes amis ; si peu qu'un coup de vent peut nous faire disparaître nous, nos familles, notre maison, nos récoltes, tout !

La mort nous guette à toute heure et si tout le monde y songeait, on s'apercevrait bien vite que

ce n'est pas la peine de commettre une mauvaise action pour faire du mal à un autre ou pour prétendre à des jours de jouissance qui ne nous appartiennent pas.

Je ne suis pas gai, je le sais, mais chacun a sa part de malheur, ici-bas, et je crains bien d'avoir à pleurer demain.

Puissiez-vous être plus heureux quelques jours encore !

* * Dans quelques jours, le premier juillet, Sherbrooke va fêter un centenaire qui a son importance, celui du premier coup de charrue qui a éventré la terre des Cantons de l'Est.

Oui, il y a cent ans, ces riches campagnes de l'Est, ces villes qui grandissent tous les jours, n'existaient pas.

Des forêts immenses occupaient le sol aujourd'hui défriché et les arbres de cette époque, relativement rapprochée, n'avaient jamais reçu les blessures de la hache du bucheron.

Quels changements en cent ans !

Mais, si vous le voulez bien, je vous en parlerai plus longuement la semaine prochaine.

Nous étudierons ensemble la marche progressive de la civilisation et du peuple canadiens dans cette région dont l'avenir est plus souriant que celui d'aucun autre partie de la province.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui suit avec un vif intérêt le progrès de nos institutions nationales, a cru bien faire au gré de ses lecteurs, en publiant, cette semaine, au complet, le compte-rendu annuel de l'une des plus florissantes d'entre elles : la Banque Jacques-Cartier. Cet exposé révèle un état d'affaires aux magnifiques perspectives, il fait grand honneur aux directeurs de cette institution canadienne-française et à ses nombreux clients.

* *

Nos clients dévoués du MONDE ILLUSTRÉ ont porté parfois de justes plaintes à notre administration contre certains pseudo-agents qui cherchaient à les leurrer. Pour mettre fin à tout malentendu, nous nous sommes assurés les services d'un très fidèle agent général de circulation. M. Ephrem Saint-Maurice, de Montréal, vient de commencer sa tournée, muni de toutes les autorisations requises pour agir au nom de notre journal. Nous le recommandons à nos patrons.

* *

Avant de parler nous-même de Mgr Emard, premier évêque de Salaberry de Valleyfield, le si sympathique prélat, nous sommes heureux de reproduire, dans une autre colonne, le cri d'un cœur affectueux et gagné : *Mon évêque*, que jette au monde, par la voix du MONDE ILLUSTRÉ, une de nos plus anciennes collaboratrices, sous le nom de plume, nouveau mais très-joli, de Jeanne du Vallon.

Il suffit de connaître Mgr Emard pour être bien assuré que cette affection sincère qu'il a inspirée à ses ouailles, dès au début, va durer et grandir.

* *

Au moment où nous publions une exquisite biographique de l'hon. M. Nantel, ministre des travaux publics et chemins de fer, au gouvernement de Québec, cela, nous semble une heureuse coïncidence d'enregistrer ici la nouvelle du parachèvement d'une grande entreprise nationale, à laquelle l'honorable député de Terrebonne a attaché son nom.

On annonce, pour le 1er juillet, fête anniver-

saire de la Confédération canadienne, l'inauguration du chemin de fer "Montréal et Occidental," qui traversera le comté de Terrebonne, en gagnant la hauteur des terres, les limites nord-ouest de notre province de Québec.

Cette voie ferrée prend naissance à Saint-Jérôme, terminus de l'embranchement du Pacifique, et se dirige en ligne directe vers le nord jusqu'à Sainte-Agathe, distance de trente milles ; de là, elle incline vers l'ouest jusqu'à Saint-Jovite, puis de là prend une direction septentrionale jusqu'à la Châte-aux-Iroquois, distance de soixante et dix milles de Saint-Jérôme. De cet endroit la voie tourne à l'ouest et traversera la partie supérieure de la vallée de l'Outaouais pour aller se souder plus tard au chemin de fer du Pacifique, soit au lac Nipissing, soit à la ligne principale du Pacifique au lac Témiscamingue.

Lorsque la Compagnie du chemin de fer du *Pacifique canadien*, comme on a lieu de s'y attendre, moyennant les concessions de terres que pourra lui faire le gouvernement de Québec, aura complété cette belle grande voie de colonisation, soit sur un parcours de quatre cents milles à travers une des plus belles régions agricoles, forestières et minières qu'il soit possible de rencontrer, la province de Québec aura été dotée du grenier d'abondance le plus richement varié du monde. Et alors aussi, les actifs députés de Terrebonne, au Fédéral et au Local, les honorables MM. Chapleau et Nantel, pourront se féliciter d'avoir enrichi non-seulement leur comté, mais leur province et leur pays, d'un agent de développement et de progrès, qui fera l'admiration générale.

J. St-E.

LE ROI ET LA REINE DE DANEMARK (Voir gravure)

Le roi Christian IX de Danemark et la reine Louise viennent de célébrer leurs noces d'or. Et cette fête de famille a attiré à Copenhague les représentants de quelques-unes des principales dynasties de l'Europe. C'est que la famille du roi Christian est, comme diraient des bourgeois, une famille bien casée. Jugez-en. Le roi et la reine de Danemark ont six enfants ; le fils aîné, le prince Frédéric, qui a lui-même une nombreuse postérité, ceindra un jour la couronne paternelle si la mort respecte l'ordre de la nature.

Quant à ses frères et sœurs, ils ne sont pas à plaindre. Dagmar est impératrice de Russie et a pris part aux fêtes, avec l'empereur Alexandre ; la princesse Alexandra est mariée au prince de Galles et sera reine du Royaume-Uni et impératrice des Indes ; le prince Guillaume, second fils du roi Christian, règne en Grèce sous le nom de Georges Ier ; la princesse Thyra a épousé le duc de Cumberland, et serait reine de Hanovre sans les événements de 1866 ; il ne reste à la cour de Copenhague que le prince Valdemar, celui qui épousa, il y a sept ans, une fille du duc de Chartres.

Voilà quarante ans que le roi Christian IX est roi, de par le traité de Londres, qui le reconnut comme successeur à Frédéric VII, de la maison d'Oldenbourg. Il appartenait, lui, à la maison ducale de Slesvig-Holstein, et il avait épousé dix-sept ans auparavant la princesse Louise de Hesse-Cassel, qui est née en 1817 et qui est d'un an plus âgée que son époux.

Ce ménage royal a été toujours très uni ; il se perpétue dans une postérité qui ne fera pas mentir le proverbe d'après lequel Dieu bénit les nombreuses familles.

Les vieilles amitiés sont les dernières fleurs de la vie : heureux qui les cueille.—MME A. COUPEY.

Un parvenu se sert de l'opinion, un grand homme la change.—DISRAELI.

Toutes les douleurs sont sœurs. Et quiconque a eu sa vie labourée par cette dure charrue de la souffrance, quiconque a reçu en pleine poitrine l'une de ces flèches dont la morsure est incurable à tout autre qu'au grand *Médecin*, celui-là connaît le cri de l'âme pour l'avoir poussé une fois et ce cri ne s'oublie pas.